



## HISTOIRE.



## TURENNE.

(Explication de l'énigme historique.)

Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, second fils d'Henri, duc de Bouillon, et d'Elisabeth de Nassau, naquit à Sedan le 11 septembre 1611. Il fit ses premières armes comme simple volontaire, sous les ordres du prince d'Orange, son oncle, et conquiit glorieusement tous ses grades. En 1634 il passa au service de la France en qualité de colonel. Ses brillants services en Allemagne et en Flandre lui méritèrent, en 1637, le grade de lieutenant général. En 1643, le bâton de maréchal de France fut déposé dans ses mains, jeunes encore, mais redoutées des ennemis de la patrie.

Ce n'est point dans un journal qui vous est consacré, qu'il convient, Mesdemoiselles, de retracer la vie militaire de Turenne, tant de victoires, tant de marches savantes et quelques rares défaites dans lesquelles brillent toujours la prudence et le génie du grand capitaine. Ces scènes de carnage passeraient sombres et inutiles sous vos yeux. Seulement, je dois entrer dans quelques détails pour justifier l'énigme que le mois passé vous a apportée. Après le traité de Westphalie, en 1648, la guerre continua entre l'Espagne et la France agitée par les troubles civils, conséquence presque inévitable de la minorité des rois absolus. La maison de Condé et le duc de Bouillon, frère aîné de Turenne, ayant pris les armes contre la régente et Mazarin, le maréchal fut entraîné dans ce parti. La pacification de Rueil lui permit de rentrer en France; mais les princes s'étant révoltés de nouveau en 1650, Turenne, excité par la duchesse de Longueville, se joignit encore à eux. A la tête des troupes espagnoles, il prit d'abord plusieurs places; mais bientôt il éprouva des revers, et, las d'une guerre honteuse pour lui, il engagea les ennemis de la France à faire la paix. En mai 1651, après avoir reçu des lettres de pardon de la cour, il rentra dans son devoir, et depuis lors il ne quitta plus les drapeaux français, qu'il mena triomphants sur tous les champs de bataille, même lorsqu'il combattit le grand Condé, obstiné plus longtemps dans l'esprit de révolte. Il défit (1652) l'armée des princes à Bleneau, à Etampes et dans le faubourg Saint-An-

toine. A la bataille des Dunes, près Dunkerque, en 1657, il fit éprouver un sanglant échec à l'armée espagnole et au grand Condé, qui ne rentra dans la soumission qu'en 1660. « Le sort de Turenne et de Condé, a dit Voltaire dans sa belle *Histoire du siècle de Louis XIV*, fut d'être toujours vainqueurs quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, et d'être battus quand ils commandèrent les Espagnols. » Le cardinal Mazarin voulut engager Turenne à lui céder l'honneur de la bataille des Dunes; Turenne reçut avec mépris ces insinuations, et le cardinal ne lui pardonna jamais cette honorable résistance.

Après la mort du cardinal commencèrent les grandes et belles années de Louis XIV, et la vie de Turenne ne fut plus qu'un tissu de victoires et de glorieuses entreprises. La Flandre, l'Alsace, l'Allemagne sont tour à tour le théâtre de son génie. Sobre, actif, d'une prudence consommée, d'une prévoyance merveilleuse, il devine tous les projets des ennemis, il les combat, les arrête, et, tout en épargnant le sang de ses soldats, il sait gagner des victoires décisives. En 1674, il eut le malheur d'obéir à un ordre de Louis XIV, qui lui ordonnait de ravager le Palatinat. Il brûla deux villes et vingt-cinq villages. Cet acte de barbarie est une tache dont on ne saurait laver la mémoire de Turenne... Enfin, le 27 juillet 1675, il allait en venir aux mains, auprès du village de Saltzbach, avec Montecuculi, le seul général que l'Allemagne avait trouvé digne de lui être opposé, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort, mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales :

« Il semble que l'on ne puisse trop redire que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, son fils se jetait en larmes auprès de lui : « *Ce n'est pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer* » ; paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, et le plus digne éloge de Turenne <sup>1</sup>. »

A côté de ce récit sorti de la plume de Voltaire, plaçons-en un autre d'un genre tout différent...

« Il monta à cheval, écrit M<sup>me</sup> de Sévigné, le samedi, à deux heures ; et, comme il avoit bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la

<sup>1</sup> Le fils de Saint-Hilaire se jette à son père et se met à crier, à pleurer. « *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il en lui montrant M. de Turenne raide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement ; voilà ce qui est irréparable*. Et, sans faire nulle attention, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de La Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment.

(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

hauteur où il vouloit aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me ferez reconnoître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où on alloit, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tire du côté où vous allez. — Monsieur, *lui dit-il*, vous avez raison, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de placer là. » M. de Turenne revint ; et, dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassé du même coup<sup>1</sup> qui emporta le bras et la main qui tenoit le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardoit toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf<sup>2</sup> ; il n'étoit point encore tombé ; mais il étoit penché le nez sur l'arçon : dans ce moment, le cheval s'arrête ; le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois deux grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il étoit mort et qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf qui s'étoit jeté sur le corps, qui ne vouloit pas le quitter, et se pâmoit de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avoit sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisoient le véritable deuil : tous les officiers avoient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts ; ils ne battoient qu'un coup ; les piques trainantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on en soit tout ému<sup>3</sup>. Ses deux neveux étoient à cette pompe,

<sup>1</sup> « Vous n'aviez pas prévu la mort de Turenne, ni ce coup de canon tiré au hasard, qui le prend seul entre dix ou douze. Pour moi, qui vois en tout la Providence, je vois ce canon chargé de toute éternité. Je vois que tout y conduit M. de Turenne, et je n'y trouve rien de funeste, en supposant sa conscience en bon état. (M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

<sup>2</sup> Turenne aimait tendrement le fils de M. d'Elbeuf : il était fils d'Elisabeth de La Tour de Bouillon, nièce du maréchal : « C'est un prodige de valeur à quatorze ans », écrivait de lui M<sup>me</sup> de Sévigné.

<sup>3</sup> « On dit que les soldats faisoient des cris qui s'entendoient à deux lieues ; nulle considération ne les pouvoit retenir ; ils crioient qu'on les menât au combat, qu'ils vouloient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur ; qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien sa mort ; qu'ils étoient furieux, et qu'on les menât au combat... » (M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent dépassé le Rhin. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation, et partout où il a passé on n'entendoit que des clameurs. Mais à Langres, ils se sont surpassés : ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple, tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville, et, en un moment, ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis, ce soir ou demain... Je revins du service de M. de Turenne à Saint-Denis. M<sup>me</sup> d'Elbeuf m'est venue prendre; le cardinal de Bouillon m'en a priée d'un ton à ne pouvoir le refuser. C'étoit une chose bien triste : son corps étoit là au milieu de l'église; il y est arrivé cette nuit avec une cérémonie si lugubre que M. Boucherat, qui l'a reçu et qui a veillé toute la nuit, en a pensé mourir de pleurer; il n'y avoit que la famille désolée et tous les domestiques en deuil et en pleurs; on n'entendoit que des soupirs et des gémissements... Ç'a été une chose triste de voir tous ses gardes, debout, la pertuisane sur l'épaule, autour de ce corps qu'ils ont si mal gardé<sup>1</sup>, et, à la fin de la messe, de les voir porter sa bière jusqu'à une chapelle au-dessus du grand autel où il est en dépôt<sup>2</sup>. Cette translation a été touchante; tout étoit en pleurs, et plusieurs criaient sans pouvoir s'en empêcher. Enfin, on a été dans cette chapelle, où M<sup>me</sup> d'Elbeuf a crié les hauts cris; il y avoit entre autres un petit page qui devenoit fontaine. »

Ces détails si éloquents, ce pathétique que l'on rencontre rarement dans les lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné, prouvent combien étoit grande la perte que la France venait de faire, et quel respect avoit su conquérir l'illustre capitaine dont les vertus privées égalèrent le génie militaire. On a pu dire de lui, et cela, de son temps même, que c'étoit un homme qui faisait honneur à l'humanité!

A. G.

<sup>1</sup> Ici M<sup>me</sup> de Sévigné rend mal sa pensée; elle veut dire : « qui n'ont pu le défendre contre le coup qui l'a frappé. »

(N. du R.)

<sup>2</sup> Il fut enterré dans les caveaux des rois de France.

## DES DEMOISELLES.



## HISTOIRE NATURELLE.



### L'HIRONDELLE.

On appelle ornithologie l'étude spéciale des oiseaux ; cette branche, qui fait partie de l'histoire naturelle, en est une des plus intéressantes. Comment ne pas s'étonner en voyant ces petits êtres, auxquels nous n'accordons qu'une faible portion d'intelligence, bâtir avec art, en véritables architectes, ces nids si différents ! Ici, ce sont des brins de chaume ou d'herbe recueillis dans les champs ; là, des filets de laine arrachés aux buissons ; plus loin, de la terre prise aux ruisseaux des chemins. Et n'allez pas croire que ce soit indifféremment que le petit architecte choisisse de préférence tels ou tels matériaux pour assurer un abri solide à ses œufs ! Que d'habileté, de prévoyance dans ce choix, pour garantir ce doux berceau de la tempête, des oiseaux de proie ou de la main cruelle des enfants ou des hommes ! Puis, si nous pénétrons dans l'intérieur du nid, quelle couche molle et douce pour des œufs fragiles ! jamais l'art de la civilisation n'arriverait à ce degré de perfection, il oublierait quelque circonstance importante qui n'échappe jamais à la science de l'oiseau.

L'hirondelle est, en général, pour chacun de nous un oiseau de prédilection ; la plupart des habitants des campagnes y attachent une idée de bonheur ; la ferme qu'elle a préférée sera certainement préservée de la foudre, des maladies contagieuses, etc., etc. Malheur à celui qui détruirait un de leurs nids ; malheur à la grange, à la fenêtre, à la cheminée qui leur refuserait l'hospitalité ! Ce préjugé date des temps les plus reculés, et s'il a subsisté si longtemps, c'est que personne n'a senti la nécessité de le combattre. L'hirondelle ne fait aucun tort aux moissons, elle ne touche pas aux fruits ; elle vit de moucherons et d'insectes, plus capables de nous nuire que de nous être agréables ; elle nous arrive quand le ciel prend son aspect le plus riant, et elle reste près de nous pendant les beaux mois de l'année. Tous les poètes l'ont chantée ; écoutez Anacréon : « Aimable oiseau, quand la nature revêt sa robe d'été, tu viens bâtir ton nid si simple, et quand le froid hiver menace, tu retournes vers les bosquets de Memphis et vers les bords du Nil où t'attend le soleil et la verdure ! »

« L'hirondelle, dit encore un célèbre poète anglais, est le joyeux prophète de l'année, le messager de la belle saison : toute sa vie est une vie en-

chantée; l'hiver lui est inconnu, et, en automne, elle abandonne les vertes prairies de l'Angleterre pour les myrtes et les orangers d'Italie, pour les riches palmiers de l'Afrique. »

Les hirondelles ne s'établissent pas indifféremment dans tous les lieux. Soit qu'elles habitent le sein des villes, soit qu'elles fassent leur demeure des montagnes rocheuses, soit qu'elles vivent dans les forêts solitaires, elles choisissent toujours, de préférence, les contrées qui sont à la proximité de l'eau, car l'eau est pour elles un élément essentiel d'existence. Non-seulement elle leur est nécessaire pour se désaltérer, se baigner fréquemment, mais c'est aussi à sa surface qu'elles vont chercher les insectes dont elles se nourrissent. Celles qui n'ont pas su se choisir une demeure dans ces conditions sont obligées de faire de longues excursions pour se procurer la subsistance.

Il est vrai que ces courses ne sont rien pour elles, la nature les ayant douées d'une puissance de vol des plus remarquables. Presque tous les actes de leur vie se passent dans les airs : elles mangent en volant, boivent, se baignent en volant, et c'est encore en volant qu'elles recueillent la plupart des matériaux qui entrent dans la construction de leurs nids.

Autant leurs mouvements sont pénibles sur la terre, autant ils sont aisés et pleins de grâce lorsqu'elles peuvent déployer en toute liberté la précieuse faculté que la nature leur a si généreusement départie; l'œil se plaît à les accompagner dans leur vol souple, léger, sinueux, à les voir s'élancer dans les hautes régions, tantôt avec des battements d'ailes précipités, tantôt en se balançant, en décrivant mille cercles qui s'agrandissent, se croisent, s'entrelacent, montent, descendent, se perdent et reparissent pour se rebrouiller encore de milles manières.

Ainsi la légèreté, la grâce, la durée, la vitesse, sont autant de qualités que réunit le vol de l'hirondelle; mais ces oiseaux ne marchent que très-rarement, leurs pattes sont trop courtes et trop grêles, et, lorsqu'une cause quelconque les jette sur une surface unie, ils ont beaucoup de peine à reprendre leur essor. Leurs longues ailes, dans ce cas, loin d'être pour eux un avantage, battent péniblement le sol et deviennent un obstacle.

La vue est, chez les hirondelles, la faculté la plus développée après le vol; il n'y a point, sous ce rapport, d'espèces qui les surpassent. Les oiseaux de proie, qui ne volent que la nuit, n'ont pas dans l'œil plus de portée et de finesse. Un grand naturaliste assure qu'elles peuvent distinguer une mouche à un demi-quart de lieue, nous n'oserions pas affirmer que ce fait ne soit point exagéré. Quoi qu'il en soit, les faucons n'ont pas la faculté de

discerner une proie à une plus grande distance que les hirondelles, et surtout que les martinets.

Pendant longtemps les voyages des hirondelles ont été un secret pour les naturalistes. Où allaient-elles? d'où venaient-elles? De nos jours, de pareilles questions ne seraient plus permises. Celles que nous possédons passent régulièrement tous les ans dans les îles de l'Archipel, et vont alternativement d'Europe en Afrique et d'Afrique en Europe; mais elles ne nous reviennent pas toutes à la même époque. L'hirondelle de cheminée est la première à venir nous annoncer l'approche des beaux jours; c'est ordinairement vers la fin de mars qu'elle fait chez nous son apparition. Dix ou douze jours après, se montre l'hirondelle des fenêtres, cette douce et monotone habitante de nos cités. Enfin, du 15 au 20 avril, le martinet noir, l'hirondelle de rocher et celle de rivage viennent peupler, les unes, nos grands édifices, nos vieilles tours; les autres, nos sites rocailleux et agrestes; enfin, les dernières, les berges sablonneuses de nos fleuves et de nos rivières.

L'époque de leur départ est soumise aux mêmes variations que leur arrivée; car ce n'est pas, comme on le pensait autrefois, la crainte des frimas et du froid qui fait fuir l'hirondelle. Le plus ordinairement, c'est en septembre que s'effectue ce départ, et la disette des insectes, qui commence vers cette époque, est la seule cause qui les force à s'éloigner; cette disette se faisant sentir d'autant plus vite que l'hiver est plus précoce, il en résulte que son départ est quelquefois retardé ou avancé, suivant le climat ou la température.

On trouve des hirondelles dans toutes les contrées du globe; les espèces bien connues sont au nombre de dix-sept; l'Europe n'en compte que six. Elles sont, en général, parées de couleurs peu riches et peu variées; le blanc, le noir, le bleu, le roux et le cendré sont à peu près les seules pour les espèces connues. Cependant les variétés accidentelles se rencontrent quelquefois chez elles: on en voit qui sont d'un blanc pur, d'autres isabelle; d'autres, enfin, ont des ornements de plumage irisé qui pourraient les faire ranger au nombre des plus jolis oiseaux.

Les hirondelles empruntent leur nom des endroits qu'elles choisissent pour faire leur nid: l'hirondelle de fenêtre, l'hirondelle de cheminée, l'hirondelle de rivage, etc.; on les nomme aussi dans les campagnes, et vulgairement, *martinets*; mais la science n'accepte cette dénomination que pour une seule espèce entièrement noire, et qui niche dans les clochers ou les vieilles tours.

Les hirondelles prises au nid sont susceptibles d'éducation; leur fami-

liarité et leur douceur en font des oiseaux très-agréables ; mais leur naturel excessivement délicat réclame de grands soins. On en a élevé dans notre pays d'espèces européennes ; elles ont vécu en cage huit et neuf ans, d'où l'on peut conclure que leur vie est beaucoup plus longue en liberté. Malgré le préjugé qui protège ces oiseaux et défend de toucher à leurs nids, dans quelques lieux on chasse les hirondelles, et les jeunes se mangent comme un mets très-délicat ; les marchés de la Nouvelle-Orléans en sont abondamment pourvus.

Le départ des hirondelles ne s'effectue pas à l'automne de la même manière que leur retour au printemps ; dans ce dernier cas, elles arrivent isolément, et seulement par couples ; chaque jour nous en ramène quelques-unes. Leur départ, au contraire, se fait en société. On les voit alors s'agiter, se rassembler plusieurs fois dans la journée sur les toits, sur les corniches des maisons ; leur agitation, leurs cris, des allées et venues sont l'indice certain de leur disparition. Au dernier signal, toutes partent et vont se réunir sur les bords de la Méditerranée. Souvent, elles sont forcées d'y rester plusieurs jours pour attendre un vent favorable, ce que leur instinct leur fait parfaitement connaître. Malgré cette prévoyance, elles sont parfois assaillies par des tempêtes, et il en périt un grand nombre dans la traversée. Celles qui ont pu résister, harassées, mourantes de fatigue, se précipitent sur le premier navire qu'elles aperçoivent, s'emparent des cordages, des mâts, et malgré leur nature si timide, rien ne saurait plus les en éloigner.

Au printemps, elles reviennent dans nos contrées : chacune reconnaît son toit, sa fenêtre, sa grange ; chacune retrouve son nid. Les jeunes hirondelles en construisent de nouveaux, les autres procèdent à la réparation des anciens.

« Souvent, dit l'abbé Pluche, j'ai vu de ma fenêtre l'hirondelle commencer ou réparer son nid. Elle ne manque ni de bois, ni de foin, ni de moyens pour unir ces matériaux ; elle sait faire un ciment avec lequel elle construit un édifice aussi sûr que commode. Elle n'a ni vase pour son eau, ni tombereau pour son sable, ni pelle pour mêler son mortier : elle passe et repasse mille fois sur le bassin de mon parterre, elle lève ses ailes, mouille sa poitrine à la surface de l'eau, qu'elle répand ensuite comme la rosée sur la poussière, et c'est avec cette boue qu'elle fabrique son mortier ! »

Les matériaux qui entrent dans la composition des nids des hirondelles varient selon les espèces : la plupart, comme notre hirondelle de cheminée et notre hirondelle de fenêtre, mêlent de la terre gâchée à de la menue

paille, et tapissent l'intérieur de matières duveteuses et de plumes qu'elles saisissent dans les airs. L'hirondelle à collier blanc emploie l'ouate de l'apocyn, et l'hirondelle de la Louisiane se sert de petites bûchettes qu'elle lie au moyen d'une gomme qu'elle recueille sur un arbre de ce pays; celles qui nichent dans des trous se contentent d'entasser, sur une première couche de paille, des plumes et des poils; le martinet noir colle ensemble des brins de bois, de paille et de plumes.

Le nid de l'hirondelle des fenêtres, une des plus communes en France, a la forme d'un cône renversé. Il y a au sommet un prolongement de l'entrée, afin que le mâle et la femelle puissent s'y reposer dans l'occasion. La coque est faite avec de la terre mêlée de foin, comme les plâtriers mêlent leur mortier de poil, pour le rendre plus agglutinatif; la cavité intérieure de ce cône est garnie de beau foin bien matelassé, et doublé d'une poignée de plumes de duvet de l'oie. Quoique, le plus ordinairement, vingt ou trente couples d'hirondelles bâtissent dans la même grange, tout est dirigé avec le plus grand ordre; l'harmonie règne entre ces oiseaux, comme si l'intérêt de chacun était celui de tous. Plusieurs nids sont souvent à quelques pouces de distance les uns des autres, et malgré cela, pas la moindre apparence de discorde ou de querelle au milieu de cette communauté paisible et sympathique!

Comme l'hirondelle bâtit souvent contre un mur vertical sans corniche au-dessous, elle a besoin d'apporter la plus grande attention dans la construction des fondations, afin que le reste de l'édifice ait quelque solidité. Pour cette importante opération, l'oiseau ne s'attache pas seulement avec ses ongles à la muraille, mais il se soutient aussi, en partie, en appuyant fortement sa queue contre le mur, et, ainsi établi, il travaille et maçonne à son aise. Afin que l'édifice, encore mou et frais, ne soit pas entraîné à terre par son propre poids, l'architecte a le soin de ne pas l'avancer trop vite: en travaillant le matin seulement et consacrant le reste du jour à chercher sa nourriture, il sait donner à ses matériaux le temps de sécher et de durcir; de même que des maçons intelligents ne bâtissent que peu à peu un mur de terre, ces oiseaux ne font guère qu'un demi-pouce de couche par jour, ils savent qu'autrement le bas serait écrasé par le haut plus lourd.

Le nid hémisphérique, avec son ouverture au sommet, solide, compacte, chaud et parfaitement organisé pour les usages auxquels il est destiné, se bâtit en dix ou douze jours. Un naturaliste bien connu raconte un fait dont il a été témoin, et qui prouve l'intelligence de ces oiseaux et les secours qu'ils savent se porter mutuellement. Une jeune hirondelle avait

choisi, pour faire son nid, une croisée bien abritée, située en haut d'un pavillon isolé et dans le milieu d'un jardin. Que de peines et de fatigues ce nid avait coûté à la pauvre mère ! que de fois son bec avait été chercher de petites mottes de terre ! quel instinct, quelle adresse à délayer cette matière première pour la rendre liquide ! pour garnir ensuite ce berceau des plus douces espérances, de crins, d'herbes sèches, puis au milieu, de plumes et de duvet ! Tout cela dura dix grands jours, bien que le mâle et la femelle y travaillassent tous deux avec la plus grande ardeur.

Enfin l'instant est arrivé où la jeune mère va prendre possession ; mais, ô douleur ! ô désespoir ! un effronté pierrot s'était installé à sa place. En vain les deux hirondelles jettent des cris de détresse, dans l'espoir d'effrayer le voleur ; celui-ci répondait à la plainte par de grands coups de bec. A le voir se carrer, se mettre à son aise en éparpillant tout le duvet du nid, on eût pu croire vraiment que son intention était de narguer ses victimes. La dispute dura près d'une heure, puis les hirondelles s'enfuirent à tire d'ailes, s'élevant dans les airs en poussant un cri aigu et particulier. Toutes les hirondelles qui planaient alors sur le village répondirent à la fois à ce cri de détresse et s'élancèrent dans les airs à la suite des deux premières. Pendant quelque temps elles se promenèrent, s'entre-croisant près des nues, poussant toujours le même cri, et leur nombre augmentant à chaque seconde.

Durant cette crise, le moineau brigand jouissait sans remords du fruit de sa rapine et donnait à l'intérieur du nid une nouvelle façon, afin d'y loger convenablement sa femelle qui était venue l'y joindre.

Tout à coup, voilà les deux hirondelles qui reviennent à tire d'ailes, non pas seules, mais suivies de quatre ou cinq cents autres, c'est-à-dire de toutes celles qui habitaient les environs. Pierrot les aperçoit sans trembler, et ne recule pas devant le nombre. Il repousse sa pierrette dans le fond du nid, et présente avec courage à l'entrée sa tête noire et son bec entr'ouvert, prêt à repousser les assaillants. Deux ou trois hirondelles tenaient constamment pierrot en haleine, en le harcelant de façon qu'il était forcé de lever toujours la tête et de se défendre vers le haut du nid. Pendant cette manœuvre, les autres hirondelles venaient une à une se cramponner sous le nid, apportant leur plein bec de mortier de terre et travaillant ainsi, chacune à leur tour, à murer la porte du nid.

Pierrot, toujours harcelé et occupé de la défense, ne soupçonnait pas leur projet et les laissait faire : lorsqu'il s'aperçut qu'on voulait le renfermer, il était déjà trop tard, l'ouverture était déjà trop étroite. Le témoin auquel nous empruntons ce fait intéressant, ne voyant et n'entendant plus

rien, et remarquant que le trou était toujours bouché, prit une échelle, démolit le nid... Pierrot et sa famille étaient étouffés, morts depuis longtemps !

Le nid de l'hirondelle de cheminée est formé des mêmes matériaux, et fait comme celui de l'hirondelle de fenêtre ; cet oiseau choisit de préférence une cheminée voisine d'une de celles dans lesquelles se trouve constamment du feu, telle qu'une cheminée de cuisine ; il le place très-bas dans l'intérieur, sans doute pour le garantir des oiseaux de proie, et particulièrement des hiboux, qui sont très-friands de ces jeunes couvées. C'est une chose admirable que l'adresse avec laquelle cette hirondelle monte et descend tout le jour à travers un si étroit passage ; le bruit de ses ailes planant au-dessus du tuyau ressemble à celui du tonnerre quand il gronde au loin sourdement.

Quelquefois l'hirondelle de cheminée s'introduit jusque dans les maisons. On a vu un couple de ces oiseaux bâtir son nid dans une chambre inhabitée, au-dessus du cadre d'un vieux portrait placé au devant de la cheminée. Les habitants de la maison ayant respecté leur nid, elles y revinrent plusieurs années de suite ; elles entraient par un trou pratiqué à une des fenêtres.

Il est peu d'espèces chez lesquelles l'instinct social soit aussi développé que chez elles ; elles se réunissent en familles nombreuses, parcourent les airs en familles, chassent en familles, construisent leurs nids dans les mêmes endroits et se prêtent au besoin un secours mutuel.

Une pauvre hirondelle fut enfermée, par hasard, dans la salle d'un vieux château, qui ne s'ouvrait qu'une fois chaque mois. Grande fut la surprise de la trouver, au bout de ce temps, pleine de vie et de santé ; on allait crier au miracle, lorsqu'on eut la pensée de se cacher et d'épier ; on ne tarda pas à avoir la solution du problème : à l'angle d'un carreau, un morceau de mastic enlevé laissait à l'air un très-étroit passage. C'est là que la petite prisonnière, en se cramponnant au carreau, venait recevoir sa nourriture quotidienne que lui apportaient tour à tour les hirondelles du voisinage. Quelle leçon l'égoïsme de l'homme peut trouver dans ce fait !

« J'ai vu, dit Dupont de Nemours, une hirondelle qui s'était malheureusement, et je ne sait comment, pris la patte dans le nœud coulant d'une ficelle dont l'autre bout tenait à une gouttière du collège des Quatre-Nations ; sa force épuisée, elle criait et pendait au bout de la ficelle, qu'elle soulevait parfois en cherchant à s'envoler.

« Toutes les hirondelles, entre les Tuileries et le Pont-Neuf, et peut-être

plus loin, s'étaient réunies par milliers; elles faisaient un nuage; toutes poussaient le cri d'alarme... Celles qui étaient à portée vinrent à leur tour, comme à une course de jeu de bague, donner en passant un coup de bec à la ficelle. Ces coups, dirigés sur le même point, se succédaient de seconde en seconde, et plus promptement encore... Une demi-heure de ce travail fut suffisante pour couper la ficelle et mettre la captive en liberté. Toutes alors firent entendre un cri joyeux, et parurent l'emmener en triomphe! »

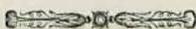
L'hirondelle de rivage creuse son nid dans le sable; elle vit comme les autres en société. A Catrine, dans le Ayrshire, il y a une colonie régulière de ces oiseaux, établie dans le sable d'alluvion qui recouvre une petite carrière. Il est souvent arrivé qu'à leur retour, au printemps, ils ont trouvé leurs trous démolis par les carriers; dans ce cas, ils se transportent à une certaine distance. Si la place choisie n'est pas assez grande, quelque près les uns des autres que soient les trous, il se détache une sous-colonie. Pline raconte ainsi leur merveilleux ouvrage de maçonnerie :

« A l'embouchure du Nil, près d'Héraclée en Egypte, il y a un banc considérable formé uniquement par une rangée de nids d'hirondelles entassés les uns sur les autres, dans l'étendue d'un demi-quart de mille, d'une telle force qu'il résiste aux flots gonflés du fleuve, et qu'il est inexpugnable. En Egypte encore, près de Copto, existe une île consacrée à la déesse Isis, que les hirondelles fortifient chaque année pour la garantir des inondations du Nil. »

Nous ne savons pas si, comme le dit Pline, l'hirondelle de rivage a jamais eu la pensée de fortifier le Nil: elle est, sous d'autres rapports, assez utile à l'homme pour mériter son intérêt; et lors même qu'elle n'aurait d'autres titres à sa protection que ses mœurs si douces et si inoffensives, il devrait encore la lui accorder.

Si la messagère du printemps a su inspirer aux anciens de longues et savantes pages; si les poètes de l'antiquité lui ont consacré des poèmes et des odes, nous lui devons, à notre tour, une des plus douces et des plus charmantes compositions d'un de nos auteurs modernes, M. Félicien David, dont vous allez bientôt, Mesdemoiselles, recevoir un nouvel ouvrage. Malheureusement la belle saison s'enfuit..., et au lieu de nous écrier avec lui: « *Voltigez, hirondelles* », nous dirons adieu fleurs et verdure, adieu douces et gentilles hirondelles! ne prenez pas votre vol..., car, hélas! il serait pour nous le signal du retour de l'hiver.

M<sup>me</sup> LOUISE LENEVEUX.



## POÉSIE.



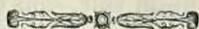
## FABLE.

Ayant changé de domicile,  
 Robinette, brebis civile,  
 Fit des visites de quartier :  
 Elle entra dans un pigeonnier.  
 Margot, qui, comme on sait, de tout est à la piste,  
 Au chat, déjà peu satisfait  
 Que la brebis l'eût omis dans sa liste,  
 N'eut rien de plus pressé que de conter le fait :  
*Ajoutant, la charitable âme !*  
 « Ce n'est pas que pour moi je me plains de rien :  
 Cette brebis, on le sait bien,  
 Pour me voir est trop grosse dame.  
 D'ailleurs, croit-elle... vertuchoux !...  
 Je ne suis qu'une pauvre pie,  
 Mais c'est ce qui peu me soucie ;  
 Dans cette affaire, mon courroux,  
 Monsieur le chat, n'est que pour vous.  
 C'est qu'aussi peut-on voir, sans que cela transporte,  
 Un animal de votre sorte,  
 Un noble quadrupède être mis de côté,  
 Tandis qu'à des oiseaux on fait honnêteté ? »  
 Gribis, par ces mots excité,  
 Aiguise ses griffes et jure  
 De se venger de cette injure,  
 A la sourdine : en attendant,  
 Il cabale et se plaint.  
 Cela vient à l'oreille  
 De la brebis, à laquelle on conseille  
*A cet égard quelque tempérament.*  
 « Moi ! dit-elle, à ce chat je n'ai fait nulle offense ;  
 Mais que je le visite ! Est-ce donc qu'il y pense ?

Entre nous qu'est-il de commun ?  
 J'espère, de mes jours, n'en fréquenter aucun.  
 Pour ma société, sans doute, je préfère  
 A tout, messieurs les chiens et les moutons ;  
 Mais le commerce des pigeons,  
 A leur défaut, peut encor plaire.  
 Quant à celui des chats, quand même je devrais  
 Demeurer seule à tout jamais,  
 Cette complète solitude  
 Me semblerait encor moins rude.  
 Du plus petit insecte, une bête-à-Bon-Dieu,  
 J'aimerais mieux la compagnie :  
 C'est, comme moi, l'enfant de Dieu ;  
 Ne lui plaise que je l'oublie !  
 En elle j'aime à voir ma sœur.  
 Si le rang entre nous met quelque différence,  
 Nous nous ressemblons par le cœur ;  
 C'est la première ressemblance.

A le bien prendre, il n'est que deux sortes de gens :  
 Celle des bons, et celle des méchants.

M<sup>me</sup> AD. CALDELAR.



## RÉCRÉATIONS.



### FOLLETTE.

On l'appelait Follette, elle n'avait pas d'autre nom... D'où venait-elle ? de quelle famille sortait-elle ? Elle venait du pays de la grâce et de la beauté ; son visage, d'un ton coloré et doux, comme la feuille de l'églantier, faisait penser aux chastes et poétiques amours, tant célébrées par les Arabes, du rossignol et de la rose. Elle avait des pieds d'enfant et des mains de madone ; sa taille ronde et mince se pliait, à chacun de ses

mouvements, avec une grâce particulière, et son cou délicat se courbait aussi élégant que celui de la Vénus de Milo, ce chef-d'œuvre de la statuaire antique.

A l'époque où les armées étrangères, triomphant de la lassitude de la France, portèrent le deuil dans nos villes, de modestes artisans la trouvèrent accroupie et pleurant près d'une borne. Ils la recueillirent; elle parlait en bégayant une langue étrangère... Tant de soldats des différentes nations couvraient nos routes, que l'on fut longtemps à savoir quelle était cette langue, toute défigurée d'ailleurs par ces petits mots enfantins que les nourrices et souvent les mères apprennent aux petits êtres qu'elles dorlotent et qu'elles bercent... Enfin, un vieux soldat épargné par les balles prétendit que c'était de l'espagnol. Le vieux sergent ne s'était point trompé. Mais par quel sort étrange cette délicieuse petite créature était-elle ainsi abandonnée? quelle mère avait eu cet affreux courage? Elle ne devait point en avoir: une mère ne délaisse jamais son enfant. Quel hasard, quel malheur avait donc fait tomber cette petite colombe du nid où elle reposait si bien?... Questions, enquêtes, démarches de toute sorte, ne furent point épargnées... On n'apprit rien; les hommes et le temps furent muets...

Ceux qui l'avaient recueillie la gardèrent; ils n'étaient pas riches, cependant, les bonnes gens, mais ils avaient un cœur selon la loi de Dieu; et puis l'enfant était si charmante qu'ils la considérèrent comme un don de la Providence. « Avec ce petit ange, se disaient-ils, tout nous réussira, l'œil du Seigneur veillera sur nous; et, à tout prendre, si le malheur nous frappe, notre foyer sera consolé par le souvenir d'une bonne action et par le babil de la petite... Un enfant nous est né, remercions Dieu!... » Voilà comment parlèrent Robert et Madeleine... Il y a bien des riches qui n'eussent peut-être pas eu ces pensées...

Robert était un ouvrier ébéniste; il avait du courage, de la conduite et du talent; Madeleine était douce, économe et modeste: seulement tous les deux vivaient à bas bruit, et, quoiqu'ils s'aimassent bien, dans une paix qui ressemblait un peu à la tristesse. La petite devint le sourire, le bruit, la joie de l'humble demeure, et voilà pourquoi ils l'appelèrent Follette... Oh! qu'elle méritait bien ce nom!

Elle grandit sans rien perdre de sa grâce: Robert avait de l'ouvrage; il fallait voir comme Madeleine la faisait belle et avec quelle coquetterie ingénue Follette portait ses beaux habits! Si l'on avait cru Robert, il n'aurait pas fallu laisser marcher Follette, de peur qu'elle ne se déformât les pieds;

il n'aurait fallu la laisser toucher à quoi que ce soit, afin de respecter l'exquise pureté de ses blanches mains. C'était un artiste que Robert, et ceux-là seuls qui ont le don divin de l'art, sentent et respectent la beauté... Mais Madeleine n'entendait pas raison sur ce chapitre, et, comme Sancho à côté de Don Quichotte, elle faisait de la prose à côté de la poésie. Ce fut un grand bonheur pour Follette. Dès ses premières années, ses jolis doigts apprirent à faire de la dentelle, elle s'habitua aux saints devoirs du travail. Elle avait appris à écrire et à compter; elle se plaisait, aux heures de ses loisirs, à la lecture de quelques livres sérieux que Robert avait achetés. Mais à toutes ces occupations elle mêlait son esprit de gaieté et de finesse, et charmait sa famille adoptive...

— Femme, disait Robert, je te l'avais bien dit, elle est notre bonheur.

Et Madeleine encore répondait :

— Pourvu que Dieu nous la laisse!

Robert pâlisait à ce doute, courbait sa tête, passait sa main sur son front, et, quand Follette rentrait, il l'embrassait d'une ardeur désespérée. Cependant la joyeuse enfant chantonnait et rapportait au logis égayé les petits récits qu'elle avait dérobés à ses jeunes compagnes... Elle était grande fille; mais, comme son cœur était pur, elle portait insouciantement sa beauté, quoiqu'elle sût bien qu'on la trouvait belle. Robert lui en faisait quelquefois la guerre, il parlait d'avenir : Follette mettait alors ses deux petites mains sur la bouche de son père, et, avec l'aide de Madeleine, elle lui imposait silence. Saintes joies du foyer, vous seules pouvez remplir une âme tout entière!... Ils vivaient ainsi tous les trois, heureux, parce qu'ils travaillaient et parce qu'ils s'aimaient.

Mais le maître de la vie et de la mort n'a pas voulu que la première fût trop fortunée, la seconde serait trop amère; et l'hôte au visage sombre vint frapper à la porte de la paisible demeure. Il se présenta une grande dame suivie d'un nombreux domestique; c'était, hélas! la mère de Follette... Comment et pourquoi avait-elle abandonné son enfant? Ce serait une triste histoire, je ne veux ni ne dois la mettre sous vos yeux. Que de pleurs furent versés! Qu'elle fut poignante la séparation de ces trois êtres qui étaient si tendrement unis! car la grande dame, à peine arrivée, voulut repartir aussitôt pour l'Espagne avec sa fille retrouvée. Elle offrit de l'argent à Robert; Robert n'accepta qu'une petite croix d'or que Follette avait toujours portée et que Follette le pria de garder. Quant à Madeleine, hélas! ce n'était pas une femme forte, elle gémit et pleura de toutes ses larmes. Penser que Follette allait être bien riche ne pouvait consoler cette

aimante nature, qui avait trouvé tant de bonheur dans une vie de travail et de dévouement. Follette partit; elle ne s'appelait plus Follette, mais Inès Somasierra...

Dès qu'elle fut arrivée à Madrid, elle écrivit une lettre à Robert. Cette pauvre lettre fut reçue avec une joie pleine de larmes par Robert et Madeleine. Il fallut longtemps pour la lire; à chaque phrase c'étaient des pleurs, des cris étouffés, des invocations à Dieu! tour à tour ils voulaient s'encourager à achever la lecture, se consoler, et ils pleuraient ensemble. Voici la lettre de Follette :

« Bon père ! bonne mère !... Il me semble qu'après vous avoir répété bon père ! bonne mère ! je n'ai plus rien à vous dire... Je vous vois d'ici, tristes et désolés; vous me cherchez autour de vous et vous détournez vos yeux de mon petit lit et de ma chaise accoutumée !... C'est affreux ! affreux ! avoir été si bons pour moi et être par moi malheureux... Je ne veux pas vous consoler, parce que moi-même je suis inconsolable... Mon bon père, ayez du courage pour ma mère : et vous, mère bien-aimée, pour l'amour de moi, souriez à mon père... Nous nous retrouverons un jour, soyez-en sûrs, dussé-je aller vous chercher pieds nus et mendiant mon pain. Madame ma mère me témoigne beaucoup de bonté, elle m'a couverte de soie et de dentelles... Quand je suis toute seule dans ma chambre, je mets les vêtements que vous m'aviez donnés... Je vous ai quelquefois fait de la peine ; ah ! ne vous en souvenez plus, je vous le demande à genoux et les mains jointes... Je me porte bien, M<sup>me</sup> ma mère est souffrante, et je la soigne du mieux que je puis, comme vous m'avez appris à le faire. J'ai laissé dans le tiroir une petite paire de bas, dont vous avez, chère mère, brodé les coins; depuis l'époque où vous les fîtes, mon pied a bien grandi... Qu'ils ne se perdent pas, je veux les retrouver. Vous recevrez, dans quelques jours, ma chère mère, un petit paquet, je souhaite que les objets qu'il contient vous fassent plaisir... Heureux paquet, il sera bientôt près de vous... Au revoir ! au revoir ! Je vous embrasse, je vous embrasse encore ! Mon cœur se brise en vous répétant à revoir !

« Votre fille,

« FOLLETTE. »

Vous le voyez, Follette n'était pas un grand écrivain; cependant cette lettre fit verser, je l'ai déjà dit, bien des larmes ! Pour quelques jours,

Robert et Madeleine se sentirent le cœur réchauffé, et l'espérance, cette fleur aux doux parfums, s'épanouit sous l'humble toit.

Le paquet arriva à son tour, tout rempli d'étoffes et de petits présents qui pouvaient convenir à la fortune d'honnêtes ouvriers; Follette n'avait pas osé y joindre un peu d'argent, seulement elle avait, dans une belle pièce de toile, glissé un collier en or, travaillé avec ce goût exquis que possédait l'orfèvrerie espagnole, élève et émule, pour ces bijoux, des orfèvres de Venise. Robert avait eu plus de plaisir à recevoir la lettre!... Du reste, depuis le départ de Follette, il n'était plus le même; sans gaieté, sans courage, il tombait à chaque instant dans de noires et vagues rêveries. Madeleine, quand il était ainsi, le regardait et soupirait. Bientôt sa tendresse dut s'alarmer; elle le vit, pour ainsi dire, jour à jour, heure à heure, s'enfoncer dans les nuages de la tristesse; le dégoût de la vie s'empara de lui; il ne sourit plus, il ne parla plus, n'admira plus rien et ne travailla plus... Il ne se plaignait pas, il ne ressentait, disait-il, aucune douleur. Bientôt il dut s'aliter: le travail avait cessé; avec le médecin et le pharmacien arriva la misère, longtemps conjurée par l'économie de Madeleine... Ce fut un jour bien triste pour cette pauvre femme que celui où il fallut laisser deviner au cher malade que la dernière pièce de cinq francs avait été changée... A cette révélation, Robert cacha son pâle visage entre ses mains; ce n'était pas sur lui que son cœur s'apitoyait, mais sur sa femme... « Tu vendras ce que tu voudras, lui dit-il, mais rien de ce qui a appartenu à elle... » Ils ne prononçaient plus le nom de Follette... « Si nous lui écrivions, à cette chère enfant, que nous ne sommes pas heureux, fit Madeleine. » Robert la regarda en face et murmura quelques mots... « Allons, ne te fâche pas, mon ami; non, je ne lui écrirai pas; Dieu et les bonnes gens nous viendront en aide! Tout le monde t'aime tant, et voilà vingt ans que nous n'avons pas quitté ce logement...

Hélas! pendant quelque temps l'amitié du voisinage fut délicate, mais, petit à petit, elle devint rude; Robert n'allait ni mieux ni plus mal, seulement, il s'affaiblissait de jour en jour. Le médecin, en soupirant, recommandait à son malade de la distraction et une bonne nourriture... Pour un médecin qui a de l'humanité, le cœur saigne en prescrivant au malade un régime que la misère ne lui permettra pas de suivre!... Madeleine vida, petit à petit, ses armoires, elle vendit d'abord tout ce qui était à elle, et, enfin, après bien des hésitations, bien des larmes, après l'avoir bien baisé et sans rien en dire à Robert, elle porta le beau collier chez un orfèvre, qui ne se lassa pas d'admirer la perfection de ce chef-d'œuvre. C'était un mar-

chand honnête, il donna cinq cents francs ; Madeleine ne pouvait croire que si peu d'or, et que toutes ces ciselures si fines valussent un si haut prix.

Elle fut soulagée d'un grand poids, elle courut chez le médecin pour le payer. « Plus tard, plus tard, Madeleine, répondit-il en repoussant ce qu'elle lui offrait. J'ai besoin de quelques meubles, quand Robert ira bien, il me les fera, et nous réglerons notre compte après... » Il parlait contre sa conscience, l'honnête docteur, il n'espérait pas dans la guérison du malade.

On ne recevait pas de lettres de Follette ; cet inexplicable silence tuait Robert... Un jour qu'il se sentait un peu mieux, il voulut se lever, et, avec l'appui de sa chère compagne, il vint s'asseoir près de la fenêtre qu'éclairaient les derniers rayons d'un soleil d'automne... Le regard perdu dans l'horizon, il semblait suivre une lointaine image.

Tout à coup, un pas léger se fait entendre dans l'escalier : il tressaille, il se lève ; le visage baigné de larmes, il tend les bras vers la porte ; elle s'ouvre... C'était Follette ! Follette avec ses habits d'autrefois... A la vue de son père pâle et mourant, de sa mère amaigrie par tant de souffrances, elle poussa un faible cri et tomba défaillante sur le sein de Robert... Cet homme qui, il y a quelques minutes, se soutenait à peine, prit la jeune fille entre ses bras, et, comme il eût fait d'un enfant au berceau, il la déposa doucement sur son lit... Il allait et venait autour d'elle, pleurant, criant, invoquant et remerciant Dieu... Follette ouvrit ses grands yeux... Robert était guéri... Avec Follette la santé était revenue, la bénédiction du Seigneur était rentrée dans la sainte demeure.

Follette avait perdu sa véritable mère, et, comme l'oiseau qui retourne au nid de ses premiers jours, elle était revenue, avec la fortune et le bonheur, vers les premières et les seules amours de son cœur... Le médecin entra : Follette, instruite des soins qu'il avait donnés à son père, voulut lui baiser les mains... Le vieillard la retint, et, élevant un doigt vers le ciel : « Inclignons-nous, dit-il, et remercions Dieu ! Mademoiselle, vous avez sauvé votre père ! »

A. GENEVAY.



## MODES.



## PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9<sup>me</sup> ANNÉE.

LETTRE XII.

A CAMILLE.

Septembre 1853.

« O Paris ! ô Paris ! séjour des gens aimables et des badauds, du bon et du mauvais goût, de l'iniquité et de la justice ; grand magasin de tout ce qu'il y a de beau et de bon, de ridicule et de méchant, etc., etc. » Voilà en quels termes, assez peu révérencieux, s'exprimait sur Paris un écrivain du siècle de Louis XV... Ce mois-ci, je partage l'opinion de ce malin génie, car Paris est insupportable ; tous ses premiers étages sont fermés, les élégantes sont parties ; Paris se baigne, il se promène, il chasse, il est à Dieppe, il *badaude* sur les bords enchantés du Rhin, il chasse dans les marais de la Picardie ou dans les vignes giboyeuses de la basse Bourgogne. C'est donc aux champs qu'est la mode ; je suis sûre que si tu avais voulu, en regardant autour de toi, tu aurais pu me donner à ton tour des détails précieux.

J'emploie le mot détails, parce qu'il est bien entendu, et je le dis une fois pour toutes, que ce mois est mort, que jamais invention de toilette n'a vu le jour en septembre, époque consacrée par les habiles ouvrières, soit à se reposer un peu, soit à se préparer aux travaux que la fin de l'automne exige... Je fais comme les habiles, je te prépare en grande hâte, et avec tout le zèle imaginable, des ouvrages pour cet hiver, ouvrages en tout point dignes de tes jolis petits doigts et de ceux de tes amies. En attendant je t'en envoie quelques-uns, ce mois-ci, avec des patrons de lingerie, savoir : une guimpe montante, un fichu à revers et une manche pagode, que tu exécuteras, j'en suis sûre.

La lingerie, d'ailleurs, n'a rien de bien nouveau ; je te conseille seulement d'éviter les cols d'une grandeur exagérée, ils sont déjà à leur déclin ; et je n'ai pas besoin, je pense, de te tenir en garde contre ces cols à dents longues, très-ouvertes, et maigres, qui, sans dentelles, sont d'un effet si pauvre autour du cou. La broderie anglaise est morte de ses excès ; on n'en parle presque plus, à moins qu'elle ne soit mêlée avec un autre genre de broderie. Les jupons se brodent au plumetis ; ils ont de deux à trois vo-





*Ames Courcier*

*25 Septembre 1853. J. Desjardins*

*Paris Sup. - Hauteur 65. Large*

**MAGASIN DES DEMOISELLES**

5 francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 opusculs (fac simile) 1 opus. 6 albums de musique. 4 gravures de  
 6 planches de tapisseries colorées. 200 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle petits patrons ouvrage à laiguille  
 crochét crochét ouvrages nouveaux. 100 illustrations planches crochét couleur bleu. planche de petits ouvrages fantaisie or ou argent.

Bureaux du Journal 51 rue Lafitte

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

lants t  
ils coù  
on en l  
cienne  
rubans  
un peu  
qu'ils  
Avec t  
des co  
de ling  
chable  
brodé,  
plus h  
chissa

— La  
son, p  
éclata  
plus v  
vrent  
bord t  
les to  
bleus  
coqui  
paille  
tresse  
rang  
bleus  
vives

— Po  
nom  
vers.  
de p  
d'esp  
plus  
j'en  
verra  
veau  
duits

lants tuyautés et festonnés. C'est très-élégant, d'un effet délicieux... Mais ils coûtent bien cher ! Les manches sont tout à fait abandonnées au caprice, on en fait de toute façon ; on emploie depuis le nansouk jusqu'à la valenciennes, que l'on tourne, que l'on arrange, que l'on couvre de papillons de rubans, de bouts flottants, ainsi que toutes les guimpes et tous les fichus un peu habillés. En te parlant des jupons à volants je te disais, Camille, qu'ils coûtaient bien cher ; c'est surtout au blanchissage qu'il faut songer. Avec toutes les raffineries de nos brodeuses il y a économie certaine à avoir des cols et des manchettes en valenciennes, car, pour tous ces petits objets de lingerie, comme pour le jupon qui veut être d'une blancheur irréprochable, les exigences de nos blanchisseuses parisiennes, s'il est tuyauté et brodé, atteignent des prix assez élevés. Je ne sais pas si, en ce point, tu es plus heureuse que moi, mais mon budget des dépenses à l'article blanchissage va chaque année en augmentant.

La coiffure n'a pas changé ; seulement plus nous avançons dans la saison, plus on garnit les chapeaux avec des couleurs tranchantes : le rouge éclatant, le velours noir, les jaunes safran, les géraniums aux teintes les plus vives, les jacinthes impériales, toute la flore brésilienne enfin, couvrent la paille, car les fleurs s'étendent depuis la calotte jusque sur le bord de la passe, d'un côté du moins. La paille de riz est employée pour les toilettes très-élégantes. J'en ai vu un chapeau garni avec des rubans bleus et des fleurs de même couleur enfouies et recouvertes dans un coquillage de blondes, qui était d'un effet charmant. La passe était en paille pleine, tandis que la calotte se trouvait formée par une étoile en tresses de paille et en rubans mêlés, et que le bavolet se composait de deux rangs de blonde plissée, chiffonnée et ornée de quelques brins de rubans bleus. Les rubans écossais, mais à ton très-franc et à opposition de couleurs vives, commencent aussi à être très-recherchés pour les coiffures.

Pour les corsages pas de nouveauté sérieuse, sauf le corsage Pompadour, nom dont on abuse ; il est à pointe avec des volants festonnés faisant revers. Ces volants, suivant l'étoffe ou la couleur de la robe, sont garnis par de petits rubans plissés à la vieille, soit par des valenciennes garnies, d'espace en espace, par des papillons de rubans. Les basques se portent plus longues que jamais et on ne les rapporte plus. Dans des canezous j'en ai vu de si longues qu'elles tombent plus bas que les hanches. Tu verras que de cette exagération, jolie d'ailleurs, on tirera quelques nouveaux arrangements dans lesquels interviendront encore les ravissants produits de la fabrique de Saint-Étienne, qui doit élever un autel à la coquet-

terie parisienne. Il va sans dire que le corsage Pompadour est ouvert avec traverses enrubanées.

Voulez-vous du ruban? on en a mis partout!

Dans cette forme de corsage, sur des étoffes à fond blanc, et pour toilette riche, on décore les revers de bouillonnés de gaze de soie; que dirais-tu si l'on y glissait quelques fleurs de forme mignonne et de teinte délicate?... Tu verras probablement cela cet hiver.

Mais ne prévoyons pas l'hiver de si loin, et ne parlons pas de vin lorsque la vendange n'est point faite.

Je sais qu'avec le raisin viennent pour toi de bonnes et gentilles fêtes, des soirées de famille où le piano fait son office, au grand plaisir de ta grâce et de ta légèreté. Mets-toi simplement, Camille, et puisque la mode accepte et adopte les robes blanches et les corsages blancs, remercie la mode. La grande dame qu'elle est, trop longtemps a fait fi de cette couleur, de la gaze, de la mousseline de soie, de toutes ces charmantes étoffes qui ajoutent de la poésie à la poésie de la jeunesse. Une robe blanche à trois volants avec un par-dessous de soie, pour ceinture un large ruban aux longs bouts flottants, forment une toilette qui siéra toujours merveilleusement à une jeune fille spirituelle et modeste comme toi. Avec cette mise, une fleurette ou deux dans les cheveux, ou même, si tu l'oses, des bandeaux tout simples et des cheveux tournés simplement, suffiront à ta grâce. Surtout, je t'en conjure aussi, repousse loin de toi ces coiffures savantes qui attirent l'œil, et ressemblent aux paraphes dont quelques tabellions du siècle passé se plaisaient à orner leur signature.

Les étoffes toujours recherchées sont la mousseline, le taffetas à nuance claire, la tarlatane dont les volants se garnissent soit avec des rubans, soit avec de petites franges en passementerie; le jaconas, le taffetas à fond clair, avec dispositions très-voyantes; les baréges, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga (je parle grec, dit-on; excuse-moi, car je n'en sais pas un traître mot); les mérinos clairs sans volants, et enfin tous les chinés du monde, qui, à ma grande satisfaction, achèvent leur vogue éphémère. Voilà, ma chère Camille, les étoffes les mieux et plus portées.

Pour ta petite sœur, rien de nouveau. Cependant, avant-hier, j'ai aperçu une jeune personne de douze ans, dont la toilette m'a frappée et dont j'ai bien conservé le souvenir. Elle avait une jupe en soie, écossais bleu et blanc, qui ne descendait que jusqu'à mi-jambe; le haut du corps était couvert par un corsage plissé montant, à taille ronde, s'engageant sous la jupe. Sur ce corsage, deux bretelles larges d'un doigt à la taille, et de

trois aux épaules, de même étoffe que la robe, semblaient la soutenir. Une largeur de main sur le devant, à la ceinture, séparait ces bretelles, qui étaient ornées sur le bord intérieur d'un tout petit bouillonné de gaze; le même intervalle existait par derrière. Cette belle jeune fille avait un grand chapeau rond de paille d'Italie sans ornements, avec brides en écossais bleu et blanc comme la jupe. Du reste, aujourd'hui, dès qu'une combinaison nouvelle surgit dans la tête d'une artiste en modes, elle se plait à l'essayer sur une toute jeune fille. Tout leur sied, tout leur va; elles portent toutes choses avec une bonne grâce, avec un bon air, comme disait le duc de Saint-Simon en parlant de la duchesse de Bourgogne, qui fait que l'on aime tout ce qu'elles portent.

J'ai vu aujourd'hui même une jolie écharpe; elle était en soie blanche ornée d'une très-haute dentelle; sur la soie, une habile confectionneuse avait, avec l'aiguille, dessiné d'élégantes arabesques, et le massif du dessin était formé par des passementeries en soie blanche, imitant les plus gracieux enroulements du feuillage. C'était très-beau, très-distingué, bon pour ta mère sans doute, mais trop élégant pour toi. A l'égard des confections, tiens-t'en à ce que je t'ai dit, car je ne vois pas même l'apparence d'un changement.

Voilà toute ma science pour ce mois-ci; au mois prochain les grandes nouvelles!

GENEVAY.



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



### Eau dentifrice de Botot.

Esprit-de-vin.....	1 litre.
Cannelle en poudre.....	8 grammes.
Anis vert concassé.....	4 »
Pyrètre concassée.....	8 »

Faites infuser huit ou quinze jours, en agitant souvent la bouteille; filtrez ensuite sur papier gris; ajoutez 10 grammes de menthe anglaise. Plus l'infusion est longue, mieux cela vaut.



## OUVRAGES DIVERS.



### Coussin marquise en velours et ruban (N<sup>o</sup> 26).

Cette nouveauté, figurée au n<sup>o</sup> 26, est très-riche et de très-bon goût. Ce coussin se compose de bandes de velours soutaché et de ruban à bandes riches. Il est d'une exécution facile. Il doit avoir 45 cent. de longueur, sur 35 de largeur.

Le velours doit avoir 4 cent. de largeur; la broderie en soutache dont il est orné est dessinée au n° 27. Ce dessin, composé de deux lignes, dont l'une plus fine que l'autre, doit se faire moitié or, moitié soutache en soie ponceau ou écarlate; la ligne fine indique l'or; la seconde, un peu plus forte, marque la soutache. On commence par broder toutes les bandes de velours qui doivent former le coussin, puis on les coud sur un ruban à raies transversales, ainsi que l'indique le dessin, et dont on choisira les nuances d'après son goût, ce genre de travail permettant toutes les bizarreries possibles. Celui que nous avons fait dessiner est or, noir et rouge, et parfaitement assorti aux couleurs de la broderie; l'effet en était admirable; mais on peut remplacer ces rubans d'un prix assez élevé par d'autres un peu plus modestes, ce qui n'empêche pas le coussin d'être très-joli. On ajoute autour une ruche de ruban pareil au-dessus et un nœud à chaque coin, ainsi qu'il est figuré.



#### Bretelles au crochet (N° 28).

Le dessin n° 28 est d'un très-joli effet pour bretelles, mais il peut encore servir pour une foule d'autres objets, tels que cordons de sonnette, bandes pour tapis, etc. Il se fait au crochet plein. On peut voir, d'après l'indication au dessin, que tous les carrés noirs doivent se faire en or; ceux dans lesquels se trouve marqué un *pois*, en soie bleue; le carré coupé par un *losange* et qui se trouve au centre des fleurs, en rouge; et les carrés *vides*, en vert. On peut remplacer l'or par de la soie d'un beau jaune orangé. Pour monter ces bretelles on double le crochet avec un fort ruban de soie dont la largeur est plus grande que celle du crochet; les deux côtés excédants sont rabattus sur le crochet par une piqûre en points-arrière. Quant aux élastiques, on en trouve dans tous les magasins.



#### Fichu, guimpe montante à plastron (N° 4).

Ce fichu se fait au plumetis; le dessin en est riche. Le n° 4 est le devant à plastron et montant jusqu'au col. Le patron est taillé d'un côté dans son entier, et la ligne qui trace l'épaule descend de ce même côté sur le feston marqué du n° 9; de l'autre côté, il manque de la largeur, la feuille n'étant pas assez étendue. On comprend que pour tailler le fichu régulièrement, on pliera l'étoffe par la moitié en l'ajustant double au milieu du devant et en suivant pour la forme la ligne que nous venons d'indiquer. Le n° 5 est le dos du même fichu tracé par le haut dans son entier, la broderie entoure le col, et le n° 5 est au-dessus sur la ligne d'épaule qui s'étend et traverse le mot *souvenir*. Au n° 7, sont indiqués les petits boutons qui doivent attacher cette guimpe sur l'épaule. Le haut du col se garnit de deux rangs *indiqués* de petite valenciennes.



#### Bonnet feston point de Venise (N° 1).

Nous avons expliqué à nos abonnés comment se fait le point de Venise, néanmoins nous ne croyons pas inutile de leur rappeler que cette broderie se fait sur batiste, entièrement au feston, et ensuite découpée comme on peut le voir sur le dessin. Le n° 2 est le rond du bonnet.



#### Fichu à revers, pois et feston (N° 1).

Les n° 1 et 2 indiquent les deux revers de ce charmant fichu; ils sont tous deux ajustés sur les devants, qu'ils dépassent dans le haut de 5 cent. environ. Cet excédant du revers entoure le col, lorsque le dos, n° 3, est ajusté au devant. Le dos du fichu revers n'est dessiné que

par moitié, tandis que les deux devants sont complets. La lettre A du devant près du revers devra venir s'adapter à la lettre A du dos, et les deux lettres B du même côté se rejoindront; alors tout naturellement le bout de revers qui dépassera l'épaule s'ajustera sur le dos et formera col, comme les fichus montants ordinaires.



### Pelote bretonne.

Cette jolie pelote peut être d'un grand secours comme petit présent de jour de l'an, et dans mille circonstances où l'on a l'habitude d'échanger de simples bagatelles dont le mérite principal consiste dans le plaisir que l'on prend à les créer soi-même.

On taille un rond de soie blanche sur lequel on brode en chenille le dessin n° 7, puis on fait une pelote ronde en percale, remplie de son et de la dimension du dessus brodé. On entoure cette pelote de pistils verts (ce petit ornement, qui s'achète chez les fleuristes, est un filament surmonté d'une sorte de renflement ou bouton qui se trouve dans la corolle d'une fleur). On taille ensuite un rond de carton, toujours de la grandeur de la pelote, on découpe très-finement des bandes de papier rose très-fin, avec lequel se font les fleurs en papier, de manière à ce qu'il ressemble à de la frange, et l'on tuyaute ce papier autour du rond de carton; on en pose ainsi cinq rangs les uns sur les autres. Ce rond ainsi préparé ressemble assez à la grande fleur d'une plante commune, appelée vulgairement *soleil*. Sur le disque du milieu on pose alors la pelote toute préparée, et les fils qui ont cousu la frange de papier autour du rond servent à assujettir la pelote du milieu. On comprend que le rond de carton est plat et forme le dessous de la pelote, qui n'est bombée que sur le milieu. Lorsque le fond et le dessus sont réunis, pour cacher les points et orner le tour on pose une serpentine, ou une rangée de grosses perles. Le dessous du rond se couvre de papier vert.

La pelote toute faite revient à 1 franc.



### Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie et patrons.

- |   |  |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Bonnet d'enfant de six à sept ans, point de Venise. (Voir aux Ouvrages.)</li> <li>2. Le rond du bonnet.</li> <li>3. Mouchoir au plumetis, feston du bord avec jours dans les ronds. (Indiqués.)</li> <li>4. Guimpe montante à plastron. (Voir aux Ouvrages.)</li> <li>5. Dos de la guimpe.</li> <li>6. Col au plumetis, œillets ombrés et pois. Ce col se monte sur un poignet. Ce genre de col est très-bien porté.</li> <li>7. Pelote bretonne brodée en soutache, chenille, chaînette ou crochet. (Voir aux Ouvrages.)</li> <li>8. Dessin de broderie en soutache pour robe d'enfant, pantalon, etc.</li> <li>9. Feston plein pour volants de jupon. Depuis que la broderie anglaise a perdu sa</li> </ol> | <p>faveur, les jupons à volants festonnés sont très à la mode.</p> <ol style="list-style-type: none"> <li>10. <i>Lydie</i>. Plumetis simple.</li> <li>11. <i>Céphise</i>. Plumetis.</li> <li>12. <i>A. L.</i> Feston point de rose.</li> <li>13. <i>L. A.</i> Plumetis à griffes, pois.</li> <li>14. <i>Elisa</i>. Plumetis orné, grains d'orge et pois.</li> <li>15. <i>L. B.</i> enlacés. Plumetis simple.</li> <li>16. <i>Z. B.</i> enlacés. Plumetis.</li> <li>17. <i>V. B.</i> Plumetis orné.</li> <li>18. <i>C. B.</i> Plumetis à griffes.</li> <li>19. <i>E. C.</i> Petites gothiques.</li> </ol> <p>Une de nos abonnées demande la manière de monter le grand col point de Venise du numéro d'avril; il se porte sans fichu et s'attache avec deux glands.</p> |
|---|--|



Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie et patrons.

- |  |  |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Fichu à revers, feston plein et pois, grande nouveauté. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>)</li> <li>2. Second côté du fichu à revers.</li> <li>3. Moitié du dos.</li> <li>4. Manche pagode. Patron nouveau.</li> <li>5. Dessin feston plein assorti au fichu à revers, pour manches, volants de jupon, garniture, etc.</li> <li>6. Mouchoir à ourlet double et feston. Ce dessin doit se festonner sur l'ourlet que l'on découpe ensuite en dedans seulement; l'ourlet reste double sur le bord, comme il est indiqué. Les mouchoirs de deuil se brodent noir et blanc. On fait aujourd'hui des cotons noirs d'un teint parfait. Ce dessin serait très-convenable pour cet objet.</li> <li>7. Bandes pour manches duchesse. Ce nouveau et riche dessin se brode sur mouseline seulement. On le fait au plumetis, point d'armes et points de dentelle. (Indiqués.)</li> <li>8. Ecusson avec les lettres <i>E, R</i>, broderie au plumetis.</li> <li>9. <i>Céline</i>. Plumetis orné, lettres anglaises.</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>10. <i>Françoise</i>. Plumetis riche.</li> <li>11. <i>Caliste</i>. Plumetis simple.</li> <li>12. <i>Angèle</i>. Plumetis.</li> <li>13. <i>Sylvie</i>. Feston.</li> <li>14. <i>Cornélie</i>. Lettres gothiques, plumetis.</li> <li>15. <i>Alice</i>. Plumetis simple.</li> <li>16. <i>Elise</i>. Feston point de rose.</li> <li>17. <i>E. F.</i> enlacés. Plumetis.</li> <li>18. <i>C. A. R.</i> enlacés. Plumetis riche, petits œillets.</li> <li>19. <i>G. S. L.</i> enlacés. Plumetis à griffes, et pois.</li> <li>20. <i>C. L.</i> Plumetis.</li> <li>21. <i>F. M.</i> Plumetis simple.</li> <li>22. <i>L. P.</i> Feston mat.</li> <li>23. <i>M. P.</i> Plumetis, lettres romaines.</li> <li>24. <i>H. J.</i> Plumetis.</li> <li>25. <i>L. M.</i> Petites gothiques, plumetis simple.</li> <li>26. Coussin marquise. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>)</li> <li>27. Dessin du coussin. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) Ce dessin de soutache peut aussi être utilisé pour diverses choses.</li> <li>28. Dessin au crochet pour bretelles, cordon de sonnette. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>)</li> </ol> |
|--|--|



## Explication de la gravure de modes.

**TOILETTE DE JEUNE FILLE.** Toilette de soirée de bal champêtre ou de grand dîner. Robe de mousseline imprimée, trois volants festonnés, ornements en larges rubans garnis d'une petite blonde. Coiffure composée de petits choux en rubans étroits.

**TOILETTE DE JEUNE FEMME.** Robe de taffetas, cinq volants découpés. Au bord de chaque volant se trouve dans l'étoffe une raie de gaze. Corsage décolleté, trois rangs de garnitures, dentelles, et un nœud de ruban. Bonnet de dentelle, fleur de sorbier.

**ENFANT DE QUATRE A SIX ANS.** Robe de popeline ornée de velours. Capote blanche.



## Explication du Rébus du mois de Août.

Si tu trouves, ramasse et restitue, ta conscience sera à l'abri.



Joséphine DESREZ, directrice.

## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME DE L'ANNÉE 1852-1853.

<b>BEAUX-ARTS.</b>			
Andrea del Sarto,	134	L'Arrivée de la poste au village, par Cowper,	237
Mozart, par Charles Barbara,	136, 165	Le dernier poète, par le comte A.-A. d'Auersperg,	268
Beethoven, par Charles Barbara,	291	La patrie de l'Allemand, par M. Ern.- Maurice Arndt,	326
<b>BIOGRAPHIE.</b>		<b>MOEURS ET COUTUMES.</b>	
Bossuet,	234	La Hongrie et ses habitants, par A.-L. Ravergie,	299, 331
<b>ÉCONOMIE DOMESTIQUE.</b>		<b>MORALE.</b>	
Pâte d'amandes au miel,	27	De l'Obéissance, par M <sup>me</sup> de Watteville,	1
Savon au miel,	27	De l'Espérance, par M <sup>me</sup> de Watteville,	65
Blanchissage par la saponaire,	59	De l'Attention en toutes choses, par M <sup>me</sup> de Watteville,	193
Kecks,	88	Loisirs de M <sup>me</sup> de Maintenon, par Alph. Karr,	225, 261
Eau dentifrice de Botot,	375	<b>PETIT COURRIER.</b>	
<b>ÉDUCATION.</b>		Lettres, p. 22, 55, 83, 119, 150, 185, 213, 247 281, 313, 345 373	
Des Usages du monde (les lettres), par M <sup>me</sup> de Watteville,	129	<b>POÉSIE.</b>	
Le Deuil, par M <sup>me</sup> de Watteville,	257, 289	Les Orphelins, par M <sup>me</sup> Louise Lene- veux,	44
<b>HISTOIRE.</b>		La Bulle de savon et le Gland (fable), par Théod. Lorin,	112
Les Cris d'armes et les Devises, par M. D'Eschavannes,	3, 33, 97	Petit Enfant, par M <sup>lle</sup> Félicie Bénard,	143
Henriette-Marie de France,	41	Le poète Sâdi et son père (fable), par Théod. Lorin,	177
Jacques I <sup>er</sup> d'Angleterre,	73	Les deux Bouquets (fable),	178
Le duc de Lerme,	102	Adieux au vallon, par Noëmi Thurel,	267
Charles XII, roi de Suède,	174	Le Poète et le Ménétrier, par M. J. Ca- nonge,	335
Andréas Hoffer,	195	Fable, par M <sup>me</sup> Ad. Caldelar,	366
Visconti,	266	<b>PROVERBES.</b>	
Valentine de Milan,	297	Adèle et Céline, par M. Bernard Lopez,	49, 75
Louis IX (saint Louis),	321	Rira bien qui rira le dernier, par J. Royer,	243, 273
Turenne,	353	<b>RÉCRÉATIONS.</b>	
<b>HISTOIRE NATURELLE.</b>		L'Alibi, par M. A.-L. Ravergie,	14
Les Phoques, par M. E. B.,	67	La Cathédrale de Milan, par M. Jane d'Ifanger,	113
L'Hirondelle, par M <sup>me</sup> Leneveux,	357	La Montre de ma tante, par M. de La Reynie,	115, 144
<b>INDUSTRIE.</b>		La Rose thé, par Mistress H. Stowe,	179
De l'Éclairage et de ses progrès, par M. E. B.,	10	L'Enfant prodigue, par M <sup>lle</sup> Félicie Bé- nard,	209
L'art de la Poterie, par M. C. B.	103	Les deux Bienfaitrices, par M. A. Sur- villi,	238
De l'Écaille, par M <sup>me</sup> Martin,	161		
Le Corail, par M <sup>me</sup> Louise Leneveux,	199		
<b>LITTÉRATURE.</b>			
De la Romance en France (3 <sup>e</sup> article),	37		
<b>LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.</b>			
Consolation (poésie), par Kerner,	74		
Sur une prise de voile, sonnet, par Eusta- che Manfredi,	111		
Les Poètes des lacs, par A.-L. Ravergie,	202 et 229		

La Pia,	277, 303
La Roche du diable, par Elisa Thiriat,	339
Follette,	366

## VARIÉTÉS.

Imitation des fruits,	79
Institution des jeunes aveugles, par M <sup>me</sup> Louise Leneveux,	168
Le Quai aux fleurs, par M <sup>me</sup> Louise Leneveux,	269
La Pomme,	326

## OUVRAGES DIVERS.

## Lingerie.

Broderie au lacet pour manteaux, robes, etc., 88. Broderie pour corporal, 89. Coiffure de dentelles, dessinée sur la planche, 89. Bonnet de femme, d. s. la pl., 91. Camisole garnie avec entre-deux et bouillons, d. s. la pl., 93. Manches à volants, 93. Point turc et point d'échelles, 93. Guimpe en guipure, 125. Manches guipure à la religieuse, 125. Fichu brodé ouvert et formant plastron, 155. Pelote en broderie, 155. Grand volant pour robes, 158. Manchettes Mortemart, 190. Col guipure Henri IV, 221. Col mousquetaire, 252. Petit corsage jardinière pour enfant de deux ans, 253. Petit jupon tricoté pour enfant, 254. Bonnet point de Venise, 376. Fichu à revers, 376.

## Ouvrages de fantaisie.

Essuie-plumes, dessiné sur la planche, 27. Tablier de cheminée, d. s. la pl., 28. Abat-jour en fil de laiton recouvert de fleurs, d. s. la pl., 29. Sachet à mouchoir, d. s. la pl., 29. Pochette, d. s. la pl., 29. Etoile en canevass, d. s. la pl., 59. Puff, d. s. la pl., 59. Sac de voyage, d. s. la pl., 89. Pelote en tapisserie, d. s. la pl., 89. Ecran, 90. Braquet en rubans et jais, d. s. la pl., 91. Dessus de guéridon, crochet plein, d. s. la pl., 125. Bourse au tricot, d. s. la pl., 155. Sac à ouvrage au crochet, d. s. la pl., 156. Petit panier tapisserie, d. s. la pl., 221. Panier tressé or et velours, 222. Petit couvre-pieds d'enfant, 222. Fanchon noire soutachée

d'or, d. s. la pl., 252. Tapis indien pour dessus de table, d. s. la pl., 253. Pochette en maroquin, d. s. la pl., 286. Bourse pour première communion ou pour mariage, 286. Coussin persan, d. s. la pl., 316. Bourse pour première communion, d. s. la pl., 317. Coussin marquise, 375. Bretelles au crochet, 376. Pelote Bretonne, 377.

## Patrons.

Basquine ajustée avec devant formant gilet pour petite fille de trois à cinq ans, 30. Pardessus d'enfant de un à trois ans. Robe de petite fille, 60. Manteau Cervantès, 61. Robe décolletée et à basques, 61. Robe provençale, 92. Corsage brodé et à basques, 93. Petit gilet d'enfant, 124. Basquine pour petite fille de six ans, 124. Couche d'enfant, 124. Corsage montant formant basquine, 157. Fichu pour petite fille de cinq à sept ans, 189. Mantelet-châle, 220. Mantelet-écharpe, 221. Capote coulissée, 221. Corsage de dessous pour enfant de six ans, 253. Pelisse en taffetas noir, 286. Brassière du premier âge, 317. Mantelet-Montespan, 318.

## Crochet ou filet reprisé.

(Deux planches spéciales.)

Vide-poche au crochet. Bordure de rideaux. Dessus d'édredon. Pelote. Rond au crochet à jour pour tabouret de piano, bonnet grec, etc. Bande assortie au rond. Petit semé. Rond pour petite bourse. Petit dessous de flacon. Grandes dentelles au crochet (tous ces ouvrages dessinés sur une feuille spéciale), 62. Bourse à coulisse, filet reprisé. Sac à tabac. Porte-cigares au crochet, or et soie. Bande d'une calotte au crochet, soie et or. Bourse de dame au crochet. Bourse algérienne, soie et or. Dessin de filet reprisé avec dentelles. Dessus de pelote. Sac à tabac. Tour d'une calotte. Porte-monnaie à fermoir. Petite bande, 62. (Tous ces ouvrages, sur une feuille particulière, sont gravés en couleurs et relevés d'or.)

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.

Boulevard extérieur de Paris.